



La façade du château du Taureau, l'escalier d'accès et le pont-levis.

LE CHATEAU DU TAUREAU

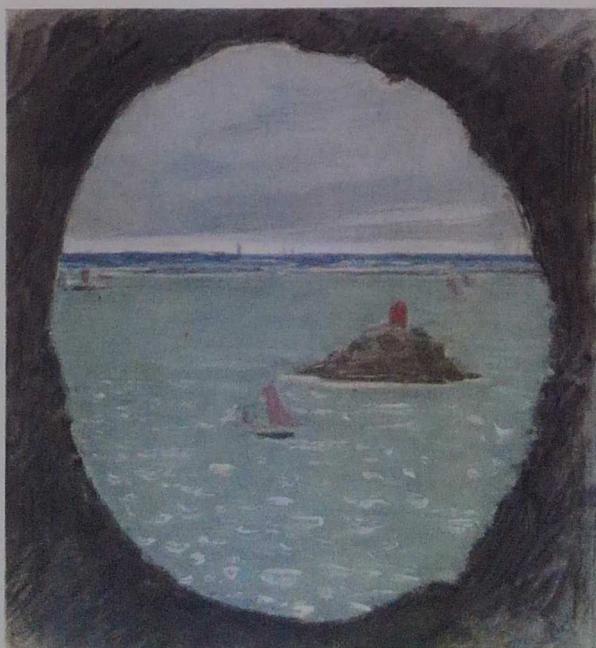
par LOUIS RICHARD-MOUNET. — Gouaches de JEAN PIERNÉ.

PUISSANTE et massive forteresse, le château du Taureau s'élève à l'entrée de l'estuaire de la rivière de Morlaix. C'est une construction farouche, de forme oblongue comme le rocher qui la porte et faite du même granit rose dans lequel semblent taillées ses murailles incbranlables. Elle n'a d'ouvertures sur le large que quelques embrasures de bouches à feu correctement alignées à bonne hauteur pour commander à la mer et interdire à coups de mitraille toute approche des côtes dont elle fut, pendant des siècles, l'invincible gardien. Car ni les difficultés, ni les dangers de la navigation dans une baie peuplée d'écueils et parmi les courants violents qu'engendrent les marées n'empêchaient point autrefois les corsaires anglais de tenter l'aventure d'un débarquement et, gagnant sous le couvert des bois le port de Morlaix, de saccager et de piller la ville. C'est ce que fit, par exemple, en 1522, l'amiral Howard avec un millier d'hommes. Las de ces attaques, les bourgeois de Morlaix instituèrent à leurs frais une milice pour monter une garde vigilante sur les pointes limitant leur rade à

l'est et à l'ouest. On vécut ainsi dans la crainte et l'inquiétude jusqu'au jour où l'on s'avisait qu'un solide bastion, édifié au milieu du goulet, pourvu d'une bonne garnison et d'une excellente artillerie, monterait une meilleure garde que de petites troupes postées de chaque côté de l'estuaire. Et, de 1542 à 1544, un château fort fut élevé sur la roche du Taureau, sans doute ainsi nommée à cause du mugissement des flots dans ses cavernes. Les Morlaisiens assurèrent d'abord les frais de sa construction et, par la suite, les dépenses nécessaires par son entretien et celui

de sa garnison, toutes sommes couvertes, avec l'autorisation du roi, par les revenus de l'impôt sur les vins déchargés dans le port. Ces sacrifices pécuniaires valurent aux Morlaisiens le glorieux privilège, unique en France, de se voir confier la garde de la forteresse. Et même pendant un siècle, de 1564 à 1660, le maire de Morlaix, son année de magistrature écoulée, devint de droit, et pour un an, capitaine du fort du Taureau.

En 1660, à la suite de désordres financiers et d'exactions, Louis XIV, dépossédant Morlaix de son privilège, pourvut le château du Taureau d'un gouverneur royal que la ville eut la charge de rétribuer à raison de 10.000 livres par an. Quant à la milice, elle était remplacée par un détachement du régiment de Picardie. L'incurie des gouverneurs donnant à craindre aux Morlaisiens que la défense de leur cité ne fût point assurée en cas d'hostilités avec l'Angleterre, des réclamations furent,



Saint-Pol-de-Léon vu du premier étage de la tour.

à maintes reprises, adressées au roi. Elles eurent pour résultat non de rétablir l'ancien état de choses, comme on le désirait, mais de faire placer le château sous le régime commun des places fortes de frontières dont l'Etat assumait exclusivement la garde et l'entretien. Avec Saint-Malo, Nantes, Brest et les Sept-Iles, il devenait ainsi l'une des cinq places fortes de Bretagne possédant garnison en temps de paix. Mais il fut aussi prison d'Etat et tout particulièrement aux dix-huitième siècle. On y embastillait sur lettres de cachet délivrées par le maire de Morlaix le gouverneur de Brest et les intendants de Bretagne. Le duc d'Aiguillon, gouverneur de Bretagne, en conflit avec le parlement de cette province, y fit

détenir les deux procureurs généraux, MM. de La Chalotais père et fils, dont l'emprisonnement fit alors grand bruit. Si la forteresse eut à subir, en mars 1793, l'attaque d'une frégate et de deux vaisseaux de ligne anglais qui tentaient de s'en emparer, ce ne fut qu'un incident de guerre plutôt exceptionnel dans son existence ; sa présence suffisait à assurer la tranquillité de la côte qu'elle protégeait. Elle continua donc jusqu'à l'Empire à faire fonction de prison d'Etat, recevant de nombreux prêtres non assermentés, quelques Montagnards envoyés par la Convention, ou, après le 9 Thermidor, certains terroristes notoires dans la province pour leurs exactions et leurs crimes. Pendant le Directoire, elle reçoit encore les victimes des déportations et des persécutions du moment.

Avec le Premier Empire, le château entre dans l'oubli, d'où le tire, en 1871, et pour peu de temps, l'incarcération dans ses cachots du fameux agitateur Blanqui, l'un des chefs de la Commune, condamné à mort par le conseil de guerre de Versailles. Il y demeura six mois et ne le quitta que pour être transféré à Clairvaux.

Ne répondant plus aux conditions de la guerre moderne, le château du Taureau a perdu toute sa valeur défensive. Depuis longtemps privé de ses canons, il n'est plus qu'un magnifique exemple d'architecture militaire. Son incontestable et farouche beauté ayant séduit



Au large du château.

Mme de Vilmorin, fervente passionnée des choses de la mer, elle obtint que l'Etat lui louât la forteresse déclassée, dont elle a fait une résidence d'été aux abords de laquelle, aux beaux jours, elle ancre son yacht. Etrange et noble résidence que cette puissante construction surgissant, aux heures de pleine marée, des flots eux-mêmes. Elle épouse les contours de l'écueil qui la porte. Elle fait bloc avec lui et on y accède du seul côté de la terre par un portail à pont-levis auquel conduit un escalier dont les degrés sont en partie taillés dans le roc et s'achèvent à la plate-forme de la culée sur laquelle s'appuie le pont-levis quand il est abaissé. Le pont précède une entrée voûtée que surmontent les

deux coulisses où passent ses brancards et entre lesquelles se voit, mutilé, un écusson aux armes de France. Au-dessous de celui-ci sont les vestiges d'un cadran solaire et, plus bas, gravés dans la pierre à l'époque de la Révolution, les mots : Liberté, Egalité, Fraternité. Deux hauts pilastres doriques encadrent sévèrement cet ensemble et s'élèvent jusqu'au sommet de l'édifice. A droite de l'entrée voûtée qui débouche sur la cour intérieure est une grande pièce également voûtée et pourvue d'une cheminée. C'était autrefois le corps de garde. Deux longues et minces meurtrières percées perpendiculairement dans les épaisses murailles laissent entrer le jour. Au-dessous de chacune d'elles, un petit escalier est aménagé qui permettait au guetteur d'y atteindre pour surveiller les abords de la forteresse. A gauche, une pièce voûtée et parquetée était jadis la chambre de l'aumônier. Elle voisinait avec la chapelle, dédiée à saint Yves, assez pauvrement pourvue d'ailleurs, mais possédant une tribune réservée aux officiers, qui s'y rendaient par une galerie extérieure ouvrant sur le donjon.

L'entrée conduit à la cour intérieure du château, étroit espace pavé, resserré entre deux hautes façades sombres, sévères, sans ornement et dans lesquelles ouvrent les portes et fenêtres des casernes et des appartements. La prison s'y trouvait à l'extrémité nord. C'est



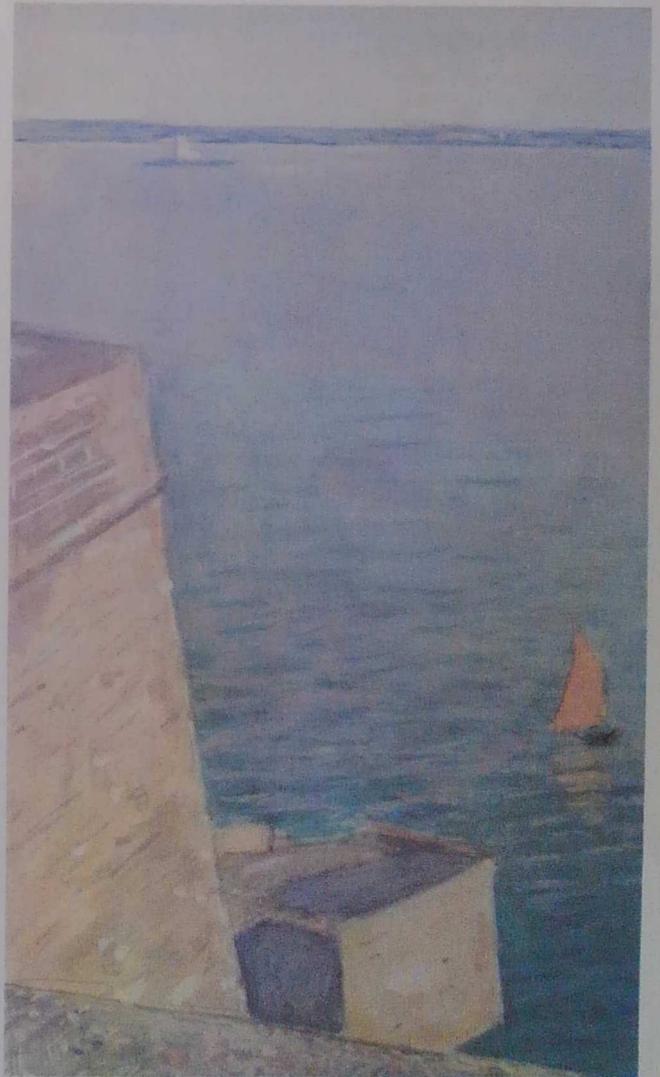
Le chemin de ronde.



Une échauguette près de la tour Française.



Le pont-levis.



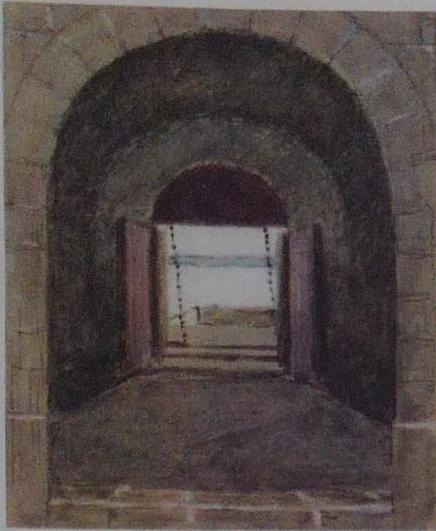
La tour de Vauban.

un réduit obscur, creusé dans le roc, fermé par des murs épais de près de 2 mètres et qui fait partie du robuste éperon que forme le château en cet endroit. Il est probable que La Chalotais n'y fut jamais détenu, mais seulement des prisonniers civils et religieux au temps de la Révolution. La tour Française, imposant donjon cylindrique à trois étages, s'élève à l'angle sud-ouest de la cour. Deux salles circulaires, grossièrement voûtées et pourvues de vastes cheminées, en occupent l'intérieur. Elles sont réunies par un escalier en colimaçon pratiqué dans l'épaisseur du mur. D'anciennes embrasures pour bouches à feu leur servent actuellement de fenêtres, d'où la vue s'étend sur Roscoff et Saint-Pol-de-Léon. Tout est ainsi fruste et sévère dans le château du Taureau, forteresse et non demeure seigneuriale. On y trouve bien dans la salle du premier étage comme un essai d'ornementation constitué par un écusson rudimentairement sculpté dans la clef de voûte; un second écusson, non moins indistinct, orne un bloc de granit bouchant une meurtrière; enfin, une fleur de lys — peut-être la signature de l'architecte qui, en 1600, releva la

à manteau, et pareillement dans les onze casemates occupant le rez-de-chaussée du bâtiment au nord du donjon. Elles sont l'œuvre de Vauban, dont le nom sert à désigner une sorte de carrée, près le pont-levis. Un long balcon en encorbellement les surmonte sur lequel ouvrent les portes et les fenêtres de pièces lambrisées et parquetées qui devaient être les appartements du gouverneur et de son état-major. L'une des extrémités de ce balcon aboutit à la galerie ouvrant sur la tour Française et près de l'origine de l'escalier conduisant à la plate-forme du château, plate-forme pavée de larges dalles de granit creusées de rigoles en pente menant l'eau de pluie à la citerne.

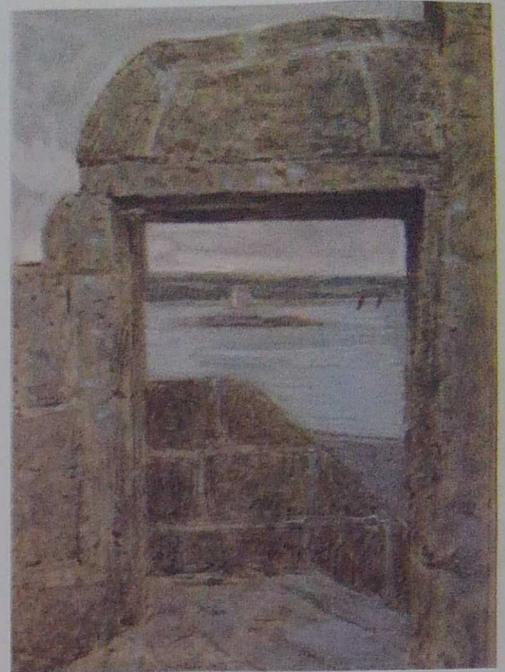
L'émouvante beauté du château du Taureau est faite de la puissance de sa masse architecturale dont les lourds reliefs se modèlent vigoureusement sur le ciel changeant et la mer mouvante, de la sévérité martiale de ses lignes, de l'inébranlable dureté de sa matière contre laquelle, depuis des siècles, se brisent, aux jours de tempête, les plus furieux assauts des vagues dont les embruns inondent sa plate-forme.

LOUIS RICHARD-MOUNET.



L'entrée du château vue de la cour.

tour écroulée — orne de ses reliefs stylisés l'une de ses pierres d'assise. Et c'est tout ce que le château offre comme éléments décoratifs. La rude surface du granit au grain serré et puissamment assemblé se retrouve dans les vastes pièces servant de magasin, dans celles qui firent office de caserne et où sont de hautes cheminées



Porte de l'échauguette de la tour Française.



La cour intérieure et le balcon des anciens appartements de l'état-major. Au fond, la galerie ouvrant sur la tour Française.